

Martin Vézina, Renée Robitaille, Élizabeth Carle

Sébastien Lavoie

Numéro 134, été 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36576ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lavoie, S. (2009). Compte rendu de [Martin Vézina, Renée Robitaille, Élizabeth Carle]. *Lettres québécoises*, (134), 37–38.



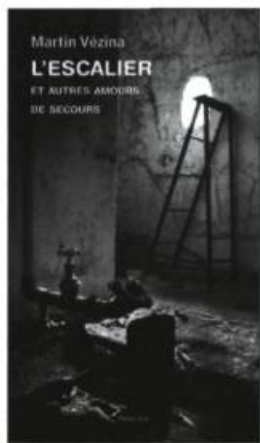
☆☆☆ 1/2

Martin Vézina, *L'escalier et autres amours de secours*,
Lachine, La Pleine lune, 2008, 180 p., 22,95 \$.

Des choses essentielles et de leur diversion

Un livre grandement ombragé — mais l'ombre ne provient-elle pas de la lumière ?

Un homme se met à fraterniser avec un clochard et à être de plus en plus fasciné par lui, qui s'applique à débusquer et à éliminer les « mots menteurs », ces « mots faux qui sèment l'illusion » (« Le Clochard sans nom », p. 20). Un homme décide finalement d'aller se mettre en ménage avec son amoureuse, mais un doute surgit quand celle-ci arrive avec un sourire condescendant au moment où il doit régler le sort de ces objets inanimés avec lesquels il a partagé vingt ans de vie et qui n'auront pas de place dans son nouveau logement ; tout se cristallise autour d'un cendrier romain élevé au rang d'objet sacré (« Deux ultimatus pour un déménagement »). Un homme cache au sous-sol ce qu'il ne peut ranger avant l'arrivée d'une femme dont il souhaite faire la conquête... mais c'est précisément le sous-sol qu'elle tient à visiter parce que ce lieu est, selon elle, des plus révélateurs... (« Le sous-sol n'est jamais fini »). Un homme tient à ponctuer la fin d'une liaison avec un rite se déroulant aux chandelles (« La Cérémonie »). Un homme entre deux âges et nouvellement « clochardisé » se lie avec une jeune serveuse qui capture la vie par l'entremise de son appareil photo (« Le secours de l'escalier »).



Il est toujours question de la rencontre de deux intimités — souvent déguisées en « amour » — dans ce recueil de sept nouvelles. Le narrateur ou le personnage principal est toujours un homme qui intellectualise tout, qui aspire souvent à être écrivain et qui a aussi souvent étudié la philosophie (à l'instar de l'auteur, qui a une maîtrise en ce domaine). S'il y a une femme, elle aura un prénom double, composé avec Marie, et la plupart des textes sont émaillés de références à des écrivains, à des « penseurs ». Mais revenons au narrateur protagoniste pour rappeler qu'il n'est jamais nommé et est semblable d'une nouvelle à l'autre parce qu'il est toujours pourvu du même regard. Parfois, c'est un barman de Québec, d'autres fois un détroqué de l'université... tout comme notre écrivain qui est aussi un barman n'ayant pas complété son doctorat en littérature, si on en croit la courte notice en quatrième de couverture.

La prose se veut hyperréfléchie et ne tombe jamais dans la simple enflure verbale ou le monologue creux, c'est même assez intéressant. Outre une ponc-



MARTIN VÉZINA

tuation qui m'a obligé à quelques retours en arrière, la plume est précise, assez terre à terre, bien qu'il puisse arriver à l'auteur de transformer une érection en « soif des cieus » (p. 96). Tout de même, le ton est souvent sombre : « L'amour ne devait pas être une diversion des choses essentielles, à savoir la solitude et la mort, mais plutôt une façon d'entrevoir ces choses sous un angle différent » (p. 59), mais l'intelligence de ce livre est, on me permettra le cliché, lumineuse. En somme, voici une sorte de Gaétan Soucy en devenir. Et comme on l'aime, c'est-à-dire dépressif.

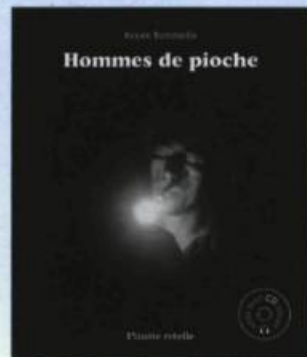
☆☆ 1/2

Renée Robitaille, *Hommes de pioche*,
Montréal, Planète rebelle, 2008, 97 p., 21,95 \$.

Mines expressives

Du vagin à la mine, il ne faut pourtant pas creuser longtemps pour trouver un fil conducteur...

Après ses histoires de fentes obscures qui attirent le petit pape (*Contes coquins pour oreilles folichonnes*, 2000), et leurs conséquences logiques, des histoires tournant autour de l'enfantement (*La Désilet s'est fait engrosser par un lièvre*, 2005), tous publiés chez le même éditeur, la conteuse Renée Robitaille nous arrive avec un sujet totalement différent, celui des *Hommes de pioche*.



C'est à cause de son petit garçon curieux de tout, a-t-elle dit au *Journal de Val-d'Or* en 2006¹, qu'elle a eu envie de revisiter le pays qui l'a vue naître et de s'en inspirer pour écrire ces récits de mineurs. Récits qui vont dans toutes les directions et qui appartiennent à divers registres. Certains sont de banales histoires de taverne, des histoires de pisse (un remède au tétanos?) et de tours pendables ; d'autres sont plus dramatiques, comme celui d'une maison en feu où un couple voit, un 14 février, périr trois de ses enfants.

Le recueil s'ouvre sur une question d'Arthur, un petit garçon qui demande à sa mère ce qu'elle fait avec une grosse valise. Elle s'en va conter dans le pays des géants, lui répond-elle. Et de lui expliquer, par images, ce qu'est l'Abitibi-Témiscamingue et le lecteur de comprendre qu'elle laissera derrière elle son petit gars... Mais non, il interviendra tout au long du recueil...

Après ce préambule, le recueil fait un détour par l'Italie où la conteuse, enceinte d'Arthur, est l'invitée d'un quelconque festival du conte. Dans un café, elle fait la rencontre fortuite d'un dénommé Antonio, un Italien qui a déjà roulé sa bosse dans les mines d'Abitibi et qui charge la conteuse de rapporter une fiole à un certain Grand Zaphat. Quatre ans plus tard (Arthur s'exprime de la même façon que lorsque, fœtus, il intervenait dans le café italien), elle revoit sa grand-mère en Abitibi et elle se met en quête du Grand Zaphat. « Va-t'en demander Ti-Cas à la taverne du coin, lui suggère-t-elle, il connaît toutes les histoires de mineurs. » Et les histoires viendront de celui-ci et de Pinchaud, qu'il s'agisse des histoires qui tendent à vous mettre une pépite dans l'œil ou des histoires simplement divertissantes.



RENÉE ROBITAILLE

L'auteure a glané celles-ci, comme il se doit, dans les mines et les tavernes, et elle a à l'évidence un réel souci d'authenticité, ce qui pollue parfois la fluidité

du récit qui s'encombre alors de détails pas toujours essentiels qui m'ont laissé songeur (Antonio est inexplicablement au courant des problèmes de santé du Grand Zaphat, par exemple). L'auteure nous propose aussi quelques contorsions inutiles et rarement convaincantes pour en arriver à présenter Arthur au Grand Zaphat.

Le CD finement livré qui accompagne le livre offre un texte relativement décalé par rapport à la version écrite, assez décalé pour que l'un contribue à éclaircir des passages de l'autre. Un montage sonore des entrevues réalisées par M^{me} Robitaille ouvre chaque plage. Sur ses précédents CD, le timbre de voix de la conteuse et son rendu me rappelaient désagréablement la manière de Passe-Partout; ici, elle est bien mieux incarnée.

1. Doris Blackburn, « Renée Robitaille racontera ses *Hommes de pioche* jusqu'en Afrique », *Journal de Val-d'Or*, 10 novembre 2006 (http://video.latribu.ca/pdf/robitaille_presse.swf).

☆☆
Élizabeth Carle, *La toile blanche*, Gatineau, Vents d'Ouest, 2008, 123 p., 17,95 \$.

Macédoine irrégulière

C'est dans le cochon que tout est bon

Il y en a pour tous les goûts dans ce recueil de quinze courtes nouvelles de l'auteure native de Cléry, en Abitibi. Dans l'ensemble, le recueil m'apparaît une ode, paradoxalement convenue, à l'anticonformisme. Je pense ici particulièrement à la courte mais trop longue nouvelle « Coup de filet », où l'auteure s'attache à décrire la vie d'un banlieusard abitibien bardé d'assurances et de précautions de toutes sortes, qui vit sa vie sans prendre aucun risque et qui est donc condamné par l'auteure à l'insignifiance. On l'a déjà entendu, ce discours-là.

Le regard se veut aussi amusé et il atteint parfois le centre de la cible. Particulièrement dans la nouvelle « De la tectonique des combats idéologiques dans l'interventionnisme d'État : une approche anglo-saxonne », cette histoire d'un travailleur de la construction hospitalisé plusieurs mois à la suite d'un accident de travail. Sa femme, qui ne peut se précipiter à son chevet, lui dit de s'accrocher, de lire quelque chose en l'attendant ». Il tombe sur *Le Devoir*, lui, un lecteur du *Journal de Montréal*, et est intrigué par le titre de la chronique du « journaliste économiste » (p. 33) du quotidien, titre qui donne son nom au récit. Les mots compliqués qu'emploie le chroniqueur lui sont



étrangers et notre travailleur s'applique, jour après jour, à en débusquer le sens dans le dictionnaire. Un an après l'accident, il écrit au chroniqueur pour le remercier. Avant de le « rencontrer », il était, écrit-il « heureux, mais [!] e voilà curieux; donc, encore plus heureux » (p. 40). Légèrement obsessif, il va jusqu'à le complimenter en lui avouant : « [...] j'ai même découpé votre incitation à "dépasser les prémisses du paradigme du technocentrisme dans l'analyse vectorielle



ÉLIZABETH CARLE

des transferts technologiques en période de stagnation économique... » (p. 39) ajoutant, et c'est là que j'ai éclaté de rire : « C'est votre meilleure de l'année, celle-là. »

Les situations, les sentiments sont habituellement assez finement dépeints, et les récits sont parfois remarquablement construits (« Quitte ou double »), mais l'auteure appuie un peu trop sur son crayon à une ou deux reprises (dans « Le jeu de l'heure », notamment) ou force indûment les oppositions (dans la chute de « L'homme à la mallette² »). Son crayon sait cependant se faire

doux et enveloppant quand elle aborde un sujet plus délicat (« La petite poupée qui aimait le froid »). L'auteure fait aussi dans la nouvelle-éteignoir (« Vice caché »), une histoire où un narrateur nous raconte qu'il a appris quelque chose d'indiscret au sujet de Barbara Zudnick et qui se lance dans un long récit de six pages, long dans la mesure où, alors qu'on attend de connaître la nature de cet événement, il refuse de nous le révéler en disant que ça ne nous regarde pas, nous, lecteurs (mais oui, madame, ne faites pas votre aguicheuse, le lecteur est votre souverain; donnez-lui ce qu'il veut!). La nouvelle se termine par cinq lignes lénifiantes à propos de la nécessité de forcer la discrétion dans les petits villages.

2. Cette nouvelle, ainsi que deux autres, peut être lue sur Internet à l'adresse suivante : <http://www.culture-at.org/prixditt/ecppaf.html>.